



du blanchissement à la négritude

*la dialectique
de la question raciale brésilienne*

On ne pourrait pas discourir sur l'histoire socio-économique et culturelle du Brésil sans ouvrir un chapitre sur le Noir, c'est-à-dire, sans parler directement ou indirectement de l'Afrique noire. A la découverte du Brésil en 1500, les Portugais pensaient y trouver de l'or et de l'argent à l'exemple du Mexique et du Pérou, ou d'autres produits commercialisables comme ils en avaient rencontrés en Asie. Ils découvrirent rapidement un autre moyen de tirer profit de leur colonie en y implantant la culture de la canne à sucre.

Il faudrait rappeler qu'à cette époque, le sucre était un produit très rare commercialisé surtout par les Arabes. Les Portugais en auraient trouvé le secret chez les Siciliens qui, avant eux, plantaient déjà la canne, dans leur île. Ils en firent les premières expérimentations aux îles Madère, des Açores et de Sao Tomé qu'ils occupaient depuis 1420. C'est à partir de ces îles qu'ils l'introduisirent, en même temps que les premiers nègres ayant déjà l'expérience des plantations et de la production du sucre (1). Le sucre étant considéré comme la plus impor-

tante source de profit que le Portugal pouvait tirer de sa colonie, on comprend, dès lors, l'importance du développement des grandes plantations de canne. Or, celles-ci ne pouvaient pas être réalisées sans une main-d'œuvre abondante et sans travail servile. Le Brésil n'était pas un désert humain car les Indiens, populations autochtones y vivaient par milliers. Il est dit qu'au moment de la découverte, il y avait environ deux millions et demi d'Indiens dans l'actuel territoire brésilien.

Les Portugais tentèrent premièrement de trouver cette main-d'œuvre gratuite dans l'asservissement de l'Indien. Tentative qui échoua en entraînant l'extermination massive des populations indiennes par arme à feu, contact avec des maladies européennes et par l'alcool. On trouvera, en conséquence, un palliatif dans l'importation des esclaves africains. Cette deuxième tentative fut facilitée du fait que les mêmes Portugais, maîtres du Brésil, pratiquaient déjà le commerce et le trafic de l'esclave avec l'Afrique depuis le XV^e siècle (2). On ne connaît pas avec exactitude la date à laquelle les premiers esclaves africains furent introduits au Brésil, mais, beaucoup d'auteurs sont d'accord, pour situer l'arrivée des premiers Africains dans la première moitié du XVI^e siècle, probablement entre 1516 et 1526 (3). La destruction en 1891 de toute la documentation et des archives relatives au trafic et à l'esclavagisme sur ordre du gouvernement brésilien, réduisit encore plus les probabilités de vérifier avec exactitude le nombre de Noirs introduits au Brésil. Même alors, certains auteurs admettent en se basant sur les documents des navires négriers, sur des inventaires, testaments, registres et cadastres de captifs, sur les listes d'esclaves libérés et des recensements démographiques, qu'environ quatre millions d'Africains furent débarqués dans les ports brésiliens entre 1551 et 1856 (4), c'est-à-dire, entre le trafic légal et la contrebande intensifiée après la prohibition du trafic en 1850.

On sait aussi, d'après les ports d'embarcation, les époques de l'année, la durée des voyages et les types d'embarcation, que plus de 10 % mouraient pendant la traversée, à cause de mauvais traitements et des maladies contagieuses qui se propageaient à bord. Dans la phase d'acclimatation ou d'adaptation au pays et au régime sévère de travail qui devait leur être imposé, pas moins de 30 % tombaient malades ou mouraient suivant certains auteurs (5). Actuellement, les nègres représentent environ 30 % de la population brésilienne (d'après les statistiques officielles). Mais, ces chiffres doivent être interprétés avec beaucoup de prudence, eu égard à l'idéologie raciale brésilienne qui, suivant Oracy Nogueira,

considère comme pertinente non pas la race d'origine comme aux États-Unis d'Amérique, mais plutôt le type apparent, la marque ou la couleur de la peau (6). Ainsi, dans les recensements, les individus se classifient-ils en considérant non seulement leur phénotype, mais aussi et surtout leurs conditions sociales et la conception qu'ils se font de leurs personnes dans une société où, avec un racisme flagrant, l'idéal est d'être blanc, de fait ou socialement.

Au milieu du XIX^e siècle, on assista au déclin du capitalisme commercial et au début de l'industrialisation en Europe et même au Brésil. Ces deux facteurs contribuèrent largement à la suppression du trafic et, en conséquence, aux mesures abolitionnistes.

Le travail servile non rémunéré commençait à être considéré comme une concurrence au travail industriel. Aussi, une économie basée sur l'esclavage empêchait-elle la circulation des marchandises sur le plan local, étant donné que l'esclave ne disposait pas de pouvoir d'achat. L'Angleterre et d'autres pays européens commençaient à s'intéresser à l'Afrique avec des visées coloniales d'où la nécessité de faire pression sur le Brésil et le Portugal pour mettre fin à la traite.

Ainsi, des motifs d'ordre humanitaire furent-ils présentés, alors que la véritable explication résidait dans les intérêts d'ordre politique et économique incompatibles avec l'esclavage. Au Brésil, on commençait aussi à sentir les répercussions de la révolution industrielle européenne et, en conséquence, la nécessité du travail libre, la diversification de la production et la transformation de l'économie. Il faudrait aussi signaler la non-rentabilité des marchés du sucre à cause de la concurrence de la betterave sucrière dans certains pays européens. Un autre motif qui poussa le Brésil à favoriser la campagne abolitionniste serait d'ordre racial et politique. En effet, lors de la première visite royale portugaise au Brésil, la surprise fut grande de rencontrer un pays de populations à prédominance nègre. L'inquiétude augmenta les années suivantes avec les événements d'Haïti et son indépendance. C'est ainsi que la loi de 1850 mettant fin au trafic fut signée pour empêcher, entre autre, que le nombre croissant des esclaves vienne perturber l'ordre établi. Il se forma au sein de la classe dirigeante, l'idéologie raciste de « blanchissement », en favorisant l'immigration européenne pour améliorer la race brésilienne. La révolte des nègres de Bahia à Salvador, la guerre civile aux États-Unis d'Amérique et ses relations avec l'esclavage renforcèrent encore plus les préoccupations des classes dirigeantes brésiliennes (7). Ainsi, fut intensifiée la campagne abolitionniste qui aboutit à la loi du 13 mai 1888, la loi Aurea,

(1) Bergmann, Michel, *Nasce um povo*, Ed. Vozes, Petrópolis, 1973, 2a. Edição, p. 21.

(2) Azevedo, Thales de, *Democracia Racial*, Vozes, Petrópolis, 1975, p. 11.

(3) Bergmann, Michel, op. cit. p. 133.

(4) Azevedo, Thales de, op. cit. p. 12.

(5) Bergmann, Michel, op. cit. p. 25.

(6) Nogueira, Oracy. *Preconceito racial de marca e preconceito racial de origem*. In : *Congresso Internacional de Americanistas*, 31^o, São Paulo, 1954.

(7) Bergmann, Michel, op. cit. p. 65.

promulguée par la Princesse Isabelle qui exerçait la régence pendant le voyage de Pedro II en Europe.

Quelle fut l'attitude des nègres durant ces trois siècles d'esclavage ? Du point de vue des Blancs, l'acceptation généralisée de l'esclavage créa certains mécanismes justificatifs. Beaucoup de livres d'histoire et la tradition orale elle-même, transpirent le concept dépréciatif de l'« Africain soumis », en affirmant que celui-ci acceptait son asservissement sans réaction, parce que l'institution esclavagiste lui était déjà familière sur sa terre d'origine. Il est aussi commun d'établir une comparaison avec l'Indien qui, par son grand amour pour la liberté avait réagi violemment contre le travail servile, alors que l'Africain était très heureux de sa situation de dépendance.

Cette image de soumission est démentie par l'atmosphère de tensions permanentes qui règnent dans le pays durant les trois siècles d'esclavage. Aucune catégorie sociale n'a lutté de manière plus véhémente que les esclaves eux-mêmes. S'ils n'ont pas réussi à vaincre, c'est parce que les obstacles étaient insurmontables (8). L'atmosphère du pays fut toujours très tendue à cause de la fuite des esclaves, des assassinats des maîtres, des pertes des esclaves par suicide, etc., bien que, dans les propriétés et au travail, les Noirs aient été ordinairement séparés par « nation » en vue de conserver leur antagonisme ethnique et d'éviter qu'ils ne prennent une conscience de groupe ou de classe. Les suicides, les lynchages des esclaves et les attentats contre les maîtres eurent lieu pendant tout le régime esclavagiste, mais ils s'accrochèrent notablement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les fuites en bande et la formation de refuges dénommés **Quilombos** ou **Mocambos** ont constitué des manifestations patentes de résistance, depuis l'année 1600. Plus de vingt noyaux de ces refuges de résistance ont été rencontrés à travers tout le pays (Rio de Janeiro, Mato Grosso, Minas Gerais, Pará, Alagoas, Bahia, etc.). Le plus important de tous a été le **Quilombo de Palmarès** que certains auteurs considèrent, à cause de sa forte organisation politique et militaire, comme une sorte de République ou d'État à traditions africaines. Cette République a résisté pendant plus de 50 ans (de 1630 à 1697) contre les attaques armées des Hollandais, des Portugais et des Brésiliens (9).

Par la loi de 1888, furent libérés 723 419 esclaves, presque tous analphabètes. Aucune mesure légale n'avait été prise en vue de les préparer à une nouvelle situation sociale. Cependant, dans ce processus de développement et d'industrialisation amorcé dans le pays, ils devaient entrer en compétition avec les immigrants européens. Abandonnés à eux-mêmes, ils tombèrent dans la misère et la mendicité, d'où une grande désorganisation sociale, l'apathie et la démoralisation collective. Ils devinrent alcooliques.

Ce passage d'un régime à un autre, sans préparation sociale, au contraire de ce qui s'est passé aux États-Unis après 1865, aura des conséquences néfastes dans la vie future du Noir et déterminera, pour plusieurs années, ce triste destin qui pèsera sur lui, le reléguant à des positions et à des activités considérées comme inférieures dans la société brésilienne. A ce sujet, Roger Bastide et Florestan Fernandes écrivaient : « La loi qui promulgua l'abolition de la captivité consacra la spoliation des esclaves par les maîtres. Aux esclaves fut concédée une liberté théorique, sans aucune garantie de secours économique ou d'assistance obligatoire. Le nègre, récemment sorti de l'esclavage et déformé par le travail dans le cadre de ce dernier, n'était pas en condition de résister à la compétition libre contre l'immigrant européen (...). On a assisté à une élimination partielle du nègre du système du travail. Les opportunités qui se sont présentées par l'institution du travail libre n'ont été profitables qu'aux immigrants et auxdits « travailleurs nationaux », généralement blancs ou métis qui constituaient, sous le régime servile, la couche sociale libre, mais dépendante et sans profession définie. En résumé, avec la disparition de l'esclavage, l'élément noir perdit sa position dans le système économique. » (10)

Autrement dit, les mécanismes de domination sociale traditionnelle restèrent intacts, et la réorganisation de la société ne put affecter de manière significative les modèles préétablis de concentration raciale du revenu, du prestige social et du pouvoir. En conséquence, la liberté conquise par le nègre ne produisit pas de dividendes économiques, sociaux et culturels (11). Le dilemme de cette situation selon Florestan Fernandes réside dans le fait que le régime de classes sociales, développé de façon très intense et homogène au Brésil, se montre fragmentaire, unilatéral et incomplet dans sa coordination et sa réglementation des relations raciales. Celles-ci n'ont pas pu être totalement absorbées et neutralisées. Elles se sont seulement cachées derrière les relations de classe qui se superposaient à elles, même dans des situations contradictoires, comme si les systèmes d'ajustement et de contrôles sociaux étaient incapables de les absorber et de les réglementer (12). En tant que phénomène structurel et dynamique, ce dilemme se révèle aux différents niveaux de relations raciales. Il sera facile d'en voir les manifestations dans les comportements des individus qui ne croient pas avoir de « préjugés de couleur », dans les inconsistances des attitudes, dans les normes et les modèles de comportement inter-raciaux, dans les

(8) Freitas, Décio, *Palmares, a Guerra dos Escravos*, Editora Movimento, Porto Alegre, 1973, p. 10 e ss.

(9) Rodrigues, H. José, *Brasil e África*, 2 vols. Ed. Civilização Brasileira, 1964.

(10) Bastide, Roger et Fernandes, Florestan, *Branços e Negros em São Paulo*, Comp. Editora Nacional, São Paulo, 1955, 3a. Ed., p. 57, 59.

(11) Fernandes, Florestan, *A Integração do negro na Sociedade de Classe*, Vol. 2. Editora Ática, São Paulo, 1978, p. 457.

(12) Fernandes, Florestan, op. cit. p. 459.



contrastes entre les stéréotypes négatifs, les normes idéales de comportement et les ajustements raciaux, dans les conflits entre modèles idéaux de la culture qui font partie du système axiologique de la civilisation brésilienne, dans les contradictions entre les types idéaux de la personnalité et les types de personnalités de base modelées à travers cette civilisation, etc. Autrement dit, les structures de la société de classe n'ont pas réussi, jusqu'à présent, à éliminer normalement les structures pré-existantes, dans la sphère des relations raciales. A tel point que l'ordre social compétitif n'atteint pas sa pleine dynamique dans les domaines de motivation, de coordination et de contrôle de telles relations.

Devant cet état de fait, une alternative théorique s'offre au nègre : ou bien il s'isole et se marginalise en aggravant les effets anonymes de la désorganisation sociale régnant dans son milieu, ou bien il s'organise en mouvements sociaux capables de canaliser collectivement ses revendications.

L'analyse historique de la réalité brésilienne montre que, dans le premier temps, la réponse du nègre fut individuelle. C'est ainsi que l'on peut expliquer actuellement la présence de la petite classe

moyenne nègre dans les villes comme São Paulo et Rio de Janeiro. Cette petite poignée de nègres qui font partie de ce qu'on appelle, à tort ou à raison, classe moyenne, y est parvenue grâce à la lutte individuelle fondée sur l'idéologie du « compromis » avec le système dominant et, à travers aussi, l'idéologie raciale brésilienne de « blanchissement » (13). L'analyse montre qu'il y a eu peu de mouvements collectifs caractérisés par les revendications d'ordre racial et ethnique (14). Le « Frente Negra » (Front nègre) créé en 1931 à São Paulo est considéré comme le premier mouvement racial réellement revendicatif qui ait suivi l'abolition de l'esclavage. Il s'est même transformé en parti politique nègre en 1937. Malheureusement, sa vie fut éphémère à cause de la suppression de tous les partis politiques du pays sous la dictature de Gétúlio Vargas (15). Dorénavant, tous les mouvements sociaux nègres seront réprimés comme subversifs. En 1945, le mouvement nègre réapparaît sous la forme bénigne de « Première Convention nationale du nègre brésilien ». La tendance générale de ces mouvements était de créer l'image du « nouveau Noir ». Ils firent d'intenses campagnes d'éducation en insistant, entre autre, sur des règles de bon comportement dans la société. On faisait de la publicité pour crèmes et autres produits cosmétiques afin de lisser les cheveux ; on refusait le tambour et autres manifestations d'origine africaine considérées comme inférieures. Bref, le modèle de référence était celui de la société blanche dominante, d'où l'ambivalence de ces mouvements qui, tout en protestant contre les préjugés raciaux nourrissaient des sentiments d'infériorité vis-à-vis de leur race et de leurs manifestations culturelles (16).

La nouvelle vague des mouvements sociaux nègres qui réapparaît vers les années 1975-1976 aura, non seulement capitalisé, toute cette expérience du passé, mais aussi subi l'influence du **Pan-africanisme** et de la **négritude**. Dans les mouvements antérieurs, le nègre complexé physiquement, moralement et intellectuellement devait chercher son salut dans l'assimilation physique et culturelle du Blanc. Dans les mouvements actuels inspirés du pan-africanisme et de la négritude, le Noir tente de chercher son salut dans l'acceptation de soi-même en tant qu'être humain doté de toutes ses facultés, d'où la tentative de reconstruire sa personnalité collective ou son identité dont la négritude serait le point de départ. Mais, que signifie cette négritude pour le Noir brésilien ? Quel est son contenu exact et sa vraie capacité opérationnelle ? Suivant Elisa Larkin de Nascimento, la négritude dans l'optique du nègre brésilien est un mouvement anti-impérialiste, anticolonialiste et antiraciste dans le sens le plus large, sans oublier sa

(13) Kabengele, Munanga, *Preconceito de cor : diversas formas, um mesmo objetivo*, In : *Revista de Antropologia da Universidade de São Paulo*, Volume 21 (2a parte), 1978, p. 152.

(14) Azevedo, Thales de, *op. cit.* p. 30.

(15) Bergmann, Michel, *op. cit.* p. 71.

(16) Bergmann, Michel, *ibid.*



perspective de lutte socio-économique globale : « Le Brésilien de couleur doit se battre simultanément pour un double changement :

- changement económico-social dans le pays ;
- changement dans les relations de race et de couleur. Ainsi la négritude est-elle à la fois un concept et une action révolutionnaire. En affirmant les valeurs de la culture négro-africaine contenue dans notre civilisation, la négritude est en train d'affirmer sa condition œcuménique et son destin humaniste » (17).

Cette négritude afro-brésilienne est très semblable dans la première phase à la négritude africaine. L'exaltation culturelle et le retour symbolique à une Afrique fortement idéalisée y occupent plus de place que le vrai problème de participation et d'intégration dans le système politique et económico-social. En outre, à l'exemple de ce qui s'est passé en Afrique, c'est un mouvement fondamentalement intellectuel, incapable d'atteindre les bases populaires.

Si les bases de l'économie de la société brésilienne ont été construites à partir du travail gratuit des nègres, si ceux-ci sont pratiquement exclus du système économique et du pouvoir pour des raisons que nous avons essayé d'analyser, culturellement on n'a pas su les éliminer. Ils ont contribué à modeler

l'identité nationale brésilienne en laissant leur marque dans la manière de sentir, de penser, de songer et d'agir. Cette marque se manifeste dans la langue portugaise parlée au Brésil, dans les religions, dans les arts comme la musique, la danse, la poésie, la peinture, dans la littérature et dans d'autres secteurs de la culture populaire. A tel point que le blanc n'a pas seulement assimilé les éléments fondamentaux de la culture africaine, mais les a aussi expropriés, en les industrialisant sans la participation du nègre.

En dépit de la rupture avec sa terre d'origine et avec ses racines culturelles, malgré les conditions adverses imposées par le processus colonial avec ses vicissitudes découlant de l'ethnocentrisme culturel, le Noir africain résista au Brésil, comme sur son propre terrain, et contribua à la formation de la culture brésilienne actuelle (18).

Il serait peut-être intéressant avant de terminer, de dire un mot de l'itinéraire suivi dans les études scientifiques du Noir au Brésil. En effet, la bibliographie sur les études afro-brésiennes montre que c'est seulement vers la fin du siècle dernier que les populations noires ont commencé à être l'objet d'une analyse systématique. Le médecin et psychiatre Nina Rodrigues fut le premier à donner le ton. Son schéma analytique et interprétatif est celui d'un auteur conditionné par les idées évolutionnistes et par le cadre historico-culturel de son temps. Intéressé par le comportement des Noirs en tant qu'expression raciale, il conclut entre autre dans ses livres « Animisme fétichiste des Noirs de Bahia » et « Os africanos no Brasil », que le Noir présente un

(17) Nascimento, L. Elisa, *Pan-Africanismo na América do Sul*, Ed. Vozes, Petrópolis, 1981, p. 209.

(18) Mourão, A. Augusto Fernando, *la Présence de la culture africaine et la dynamique du processus social brésilien*, 2nd World Black and African Festival of Art and Culture, Nigeria, 1977, p. 23.

comportement pathologique et, sous cet angle, un sérieux problème social dans la mesure où son héritage ethnique inférieur peut influencer négativement le destin du peuple brésilien (19).

Bien que ses conclusions sur le nègre et sur le métis soient influencées par les théories raciales de son temps, on reconnaît à Nina Rodrigues le mérite d'avoir inauguré l'étude de la permanence des cultures africaines au Brésil (20). Du point de vue méthodologique, on continue toutefois à se demander comment il a pu traiter des influences africaines dans son pays sans avoir une moindre idée de l'arrière-fond traditionnel de ces cultures et des contextes sociaux dans lesquels elles fonctionnent. Autrement dit, ce qui manque à ces études se sont des références aux cultures africaines. Et si, par hasard, il y en a, elles sont imprécises et viciées par les postulats évolutionnistes et fonctionnalistes de l'anthropologie coloniale.

Après la mort de Nina Rodrigues en 1906, les études sur le Noir tomberont de nouveau dans un long silence. Arthur Ramos sera le premier, après 25 ans, à rompre ce silence en donnant une nouvelle orientation méthodologique au problème. Dans la première phase, son œuvre se montre assez influencée par sa formation de médecin et par les schémas théoriques de Nina Rodrigues. Plus tard, ses travaux connaissent une altération méthodologique qui les rapproche, de plus en plus, du point de vue culturaliste. Ses dernières œuvres révèlent une nette influence du culturalisme américain, notamment des schémas logiques proposés par Herskovits pour l'étude des populations nègres dans le monde américain (21). Il remplace le concept de race par celui de culture correspondant aux inquiétudes intellectuelles de l'époque. La vision culturaliste libéra le destin de la race noire de l'emprisonnement biologique où l'avait placé le « biologisme » du siècle passé, détruisit la vision pessimiste de la composition ethnique brésilienne, et ouvrit des perspectives d'avenir optimistes. Grâce à ses contributions à la culture brésilienne, le nègre est accepté comme élément constructeur de la société nationale (22).

Dans cette nouvelle perspective méthodologique, l'intérêt scientifique se déplace de l'homme vers les productions culturelles du groupe. Celui-ci n'est plus considéré comme un problème social, mais plutôt comme une espèce d'ornement culturel. De cette

façon transculturelle d'examiner la réalité du Noir découlent trois conséquences, caractéristiques :

- en premier lieu, l'attention du chercheur se concentre sur les sphères culturelles sans tenir compte de leur insertion historique;
- en second lieu, on considère le nègre, quand il n'est pas lié à ses origines culturelles africaines, comme une expression transculturelle, c'est l'afro-brésilien, presque toujours « plus afro que brésilien »;
- en troisième lieu, les aspects « normaux », triviaux de la vie du groupe noir sont scientifiquement négligés. Le singulier, la différence et l'exotique sont plus importants et méritent d'être mis en évidence (23).

Dans les années 1930-1940, certains chercheurs commencèrent à se préoccuper de la vie sociale du Noir dans la structure de la société brésilienne. Cependant, du point de vue méthodologique, la systématisation de la recherche ne commencera que vers les années 1950-1960, pour des raisons directement liées à la Seconde Guerre mondiale. A cette époque, la question raciale était mise à l'ordre du jour, tant sur le plan politique que scientifique, parce que considérée comme vitale pour la survivance même de l'humanité (24). A partir de la critique de l'idée de race comme concept et comme réalité empirique, on a cherché à procéder à une révision de toute la problématique sociale, politique et scientifique, historiquement élaborée autour de la variété de « phénotype » des différents groupes humains. Sous ce rapport, une série d'études fut commencée au Brésil sous le patronage de l'Unesco (1950-1951), en vue d'arriver à une connaissance approfondie des relations raciales brésiliennes.

Dans ces études, le Noir ressurgit comme une minorité, c'est-à-dire, comme un groupe qui, par son passé en tant que captif et par ses caractéristiques raciales, rencontre des obstacles pour participer, de plein droit, aux alternatives structurelles que la société brésilienne met théoriquement à la disposition des segments de toutes ses populations.

Cette manière de concevoir la population de « couleur » implique un véritable travail de mise à jour de la situation raciale existante. En d'autres termes, il faut mettre à nu tous les mécanismes qui, visiblement ou subtilement, s'opposent aux tentatives et aux projets d'ajustement du groupe noir dans les cadres sociaux. L'attention doit se concentrer sur les phénomènes tels que la mobilité, la détention des statuts, la compétition, la discrimination, les préjugés, ainsi que sur les multiples processus qui définissent l'intégration de groupes ou d'individus dans un système social donné.

Kabengele Munanga,
Université de São Paulo (Brésil)

(19) Rodrigues, R. Nina, *Os Africanos no Brasil*, Companhia Editora Nacional, 5 a. ed. 1977, p. 7.

(20) Peireira, B.B. João, *Estudos Antropológicos e Sociológicos sobre o negro no Brasil*, Universidade de São Paulo, 1981, pp. 1-15.

(21) Pereira, B.B. João, *ibid.*

(22) Pereira, B.B. João, *ibid.*

(23) Freyre, Gilberto, *Casa Grande e Senzala*, José Olympio Editora, Rio de Janeiro, 1952; *Sobrados e Mocambos*, Editora Nacional, São Paulo, 1936; Pierson, Donald, *Branços e Pretos na Bahia*, *Estudos e Contatos Raciais*, São Paulo, 1945.

(24) Schaden, Egon, *A Unesco e o Problema Racial*. In : *Revista de Antropologia da Universidade de São Paulo*, vol. 1, n° 1. Junho de 1953, p. 63.